

remettons les affaires à un autre jour et soyons tout à la joie de notre réunion.

Mme de Marquet et Suzanne revenaient de leur courte promenade.

Villeroy offrit une chaise à sa fiancée, près de lui.

Un grand calme les envahissait tous, une sensation délicieuse de fraîcheur reposante, au milieu de ce beau soir d'été, près de la mer dont la bise venait caresser leurs fronts.

A dix heures, M. de Marquet se leva. Alors, le sentiment de la réalité qui s'était évanoui dans les enchantements du flirt, revint à de Villeroy. Il comprit que le moment était revenu de subir à nouveau les hantises de ce passé qui se dressait à chaque pas, devant lui.

Il essaya de retarder l'heure de la séparation, car il avait peur de se retrouver seul, feignant de ne pas comprendre le signal donné par son hôte et restant assis sur sa chaise.

—Eh bien ! vous ne venez pas, interrogea Mme de Marquet.

—Si vous le permettez, Madame, je resterai encore quelques instants ici : on est si bien ! Le temps de fumer un dernier cigare, et je rentre.

—A votre aise, cher Monsieur ; seulement n'oubliez pas, avant de monter, de donner un tour de clef à la porte.

—Je n'oublierai pas.

Un échange de salutations, suivies de poignées de mains, et Villeroy fut encore une fois seul.

Il redevint soucieux. Une demi heure peut-être — le temps passait pour lui sans qu'il s'en doutât — et son cigare étoit, il se décida à regagner sa chambre.

A la flamme vacillante de la bougie, les choses prenaient un aspect fantastique. Les ombres s'allongeant, demesurées, puis, soudain, devenaient plus courtes, comme vivantes.

Le craquement des lames du parquet trop sèches ou de cordes de tableaux trop tendues lui donnait à chaque instant le frisson. Il était tenté, ainsi que les enfants, de regarder sous le lit, pour voir si personne n'y était caché. Lorsque les vitres gémissaient sous la pression du vent de mer, il croyait que quelqu'un allait ouvrir brusquement, et lui grimacer au visage.

Il lui aurait fallu beaucoup de lumière, de bruit, du monde autour de lui pour le distraire, et il était seul !... Seul !... avec ses horribles cauchemars, qui le torturaient.

Enfin, il se déshabilla et s'approcha du lit. Mais, au moment où il s'appretait à y monter un tremblement nerveux le saisit ; il crut qu'on lui tirait les pieds pour le retenir.

Alors, il recula, pâle, claquant des dents, et se remit à la fenêtre.

Il resta là, accoudé quelques instants, le regard perdu dans le vide, l'oreille tendue.

Tout à coup, quelque chose frôla sa figure si brusquement qu'il ne put s'empêcher de crier. Instinctivement il se rejeta en arrière.

Au plafond, une masse noire voletait avec un bruissement sinistre. Il reconnut une chauve-souris attirée là, sans doute, par la lumière.

Il rit de sa frayeur et se mit en devoir de chasser l'importune visiteuse.

A côté de lui, une conversation attira son attention : il reconnut les voix de M. et Mme de Marquet et, reprenant confiance, il ferma sa fenêtre.

Tout était rentré dans le calme : il tenta une seconde fois de se coucher. Mais comme il approchait du lit, une ombre projetée — une tête — sembla émerger de l'oreiller et grossir, à mesure qu'il avançait.

Au même instant, la bougie vint à s'éteindre, et Villeroy se trouva dans l'obscurité la plus complète.

A tâton, il chercha la table, ouvrit son sac de voyage, et y prit un flacon d'éther. Puis, accablé de fatigue, il se laissa choir sur un fauteuil et s'assoupit.

CHAPITRE X

DE BLAVILLE A PARIS

Après une horrible nuit, coupée de chauchemars, Villeroy avait déclaré à la famille de Marquet qu'une dépêche venait de le rappeler inopinément à Paris.

—Les affaires ! avait-il ajouté d'un air d'emprunt, comme pour s'excuser de ce départ précipité.

Au fond, M. de Marquet ne savait trop s'il devait ajouter foi aux paroles de son hôte : car il lui trouvait la physionomie tellement

étrange, qu'il se demandait s'il n'y avait pas une autre cause plus sérieuse à ses préoccupations, que celles des affaires journalières.

Enfin, dans le doute, il n'avait pas osé insister pour qu'il prolongeât son séjour ; il lui avait laissé seulement comprendre qu'il espérait bien le voir revenir... un de ces jours... et pour longtemps, cette fois.

Villeroy était donc parti ; mais, au lieu de prendre la direction de Paris, il avait choisi celle de Caen, dans l'intention de faire un voyage sur les petites plages qui s'étendaient de Ouistreham à Courseulles.

—Là au moins, pensait-il, je pourrai retrouver le calme, oublier les affreuses visions de Blaville, retremper mon énergie dans la vie régulière et active.

Un séjour de trois semaines, à droite et à gauche, sans soucis, puis le retour à Paris pour préparer son mariage : tel était le plan qu'il espérait bien faire réussir au gré de ses desirs.

Tout marcha bien, du reste, comme il l'avait prévu.

Le long de la côte, il flâna, rencontrant, ça et là, plusieurs gens connus, de ceux qui l'avait vus, l'hiver, dans les salons et, parmi eux, l'officier de chasseurs, son rival.

En passant l'un après l'autre, les deux hommes se regardèrent sans se saluer.

Le soir, le hasard les réunit au casino autour de la table de jeu.

Villeroy tenait la banque : le lieutenant pontait ferme, dans l'intention de la faire sauter.

Soudain, Villeroy crut voir l'officier risquer une "poucette" : il s'arrêta brusquement, fixant un regard de défiance vers le joueur. Celui-ci, se sentant pris, ne crut mieux faire pour détourner l'attention que de chercher querelle au banquier.

Il interpella vivement :

—Monsieur, lui dit-il, vous me regardez d'une façon insolente qui pourrait me faire supposer une arrière-pensée désobligeante pour moi !

—Vous pouvez, Monsieur supposer tout ce qu'il vous plaira. Je suis à votre entière disposition.

—Fort bien, Monsieur.

Les joueurs avaient interrompu la partie, anxieux, attendant la fin de l'incident.

Lorsque les cartes eurent été échangées entre Villeroy et son adversaire, on se remit à jouer, comme si aucun événement ne s'était produit.

Une rencontre fut jugée inévitable. Elle eut lieu le lendemain dans un petit bois voisin de la mer.

Le lieutenant fut blessé légèrement au bras ; mais l'affaire, soigneusement étouffée, ne fut pas ébruitée dans la petite ville.

Cependant le séjour de Villeroy devenait scabreux après une algarade de cette sorte. D'un autre côté, il n'avait pas donné de ses nouvelles à la famille de Marquet depuis le matin où il l'avait quittée. Il jugea prudent de se replier en bon ordre et prit, dès le lendemain, le train pour Blaville, où il arriva un grand étonnement des locataires de la Maison des Quatre-As.

On ne l'attendait pas : l'accueil n'en fut que plus cordial.

Il expliqua qu'il venait seulement passer la journée, étant obligé de rester à son bureau toute la matinée pour surveiller les affaires. Le soir même, il repartait pour Paris, "afin de tout mettre en ordre pour son mariage" dont la date était fixée au 25 septembre suivant.

CHAPITRE XI

UN NOTAIRE IMPORTUN

C'était M. de Marquet qui avait bien voulu se charger, à cause des occupations multiples de son gendre, de tous les petits détails fastidieux, mais indispensables, qu'entraîne la rédaction minutieuse d'un contrat de mariage.

Depuis huit jours le pauvre homme, revenu à Paris avec sa famille ne s'appartenait plus.

Les courses chez les fournisseurs, les démarches auprès des administrations diverses pour l'obtention des pièces indispensables, les nouveaux arrangements de fortune qu'il était obligé de faire à cause de la dot de sa fille, tout cela le fatiguait, l'énervait, le mettait dans un tel état de surexcitation, qu'il aurait volontiers avancé le jour de sa signature du contrat, si cela eût été possible.

Enfin, ce jour arriva — jour tant désiré de Mlle Suzanne et de Villeroy.

Dans le salon de l'hôtel de l'avenue d'Antin, la famille de la